

# Réincarnation



**Mohamed Nasirou Busari**

# **Réincarnation**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur**

*Ainsi faite !*, roman, France, Les éditions du net, 2021

*L'Europe à tout prix*, roman, Abidjan, Les éditions Matrice, 2022

À

*Ibrahim TRAORE,*

*Pour avoir trop vécu, que son âme repose en paix.*

*Qu'Allah lui accorde le paradis.*



## Avant-propos

L'homme a beau regardé l'avenir, il ne verra que la tombe ; parce que c'est le futur commun et le plus sûr à tous les humains. Une fois décédé, en fonction des religions, des traditions ou des circonstances de la mort, le cadavre de l'homme est soumis à certains rituels : il peut être enterré, être brûlé ou même jeté. Quelle que soit la manière de faire, de toute l'histoire de l'homme, c'est toujours au corps que l'on s'acharne ; jamais l'âme. Pourtant, un corps sans âme est une pourriture. Où vont donc les âmes des morts ? Meurent-elles également ou continuent-elles de subsister dans le monde des vivants ?

Au cours de notre existence, il arrive parfois que nous nous rendons dans un lieu pour la première fois. Pourtant, à considérer l'architecture et la nature de ce lieu, il nous semble connaître l'endroit sans avoir une idée nette de quand nous sommes passés là. Cette situation est également valable pour certaines personnes que l'on vient de rencontrer ; des objets que l'on arrive à manier à la perfection dès la première pratique. D'où vient ce sentiment ? Est-ce une illusion ?

Certaines personnes nous parleront de réincarnation, d'une vie antérieure de notre âme, des expériences acquises, des personnes rencontrées de sorte que les causes de certaines difficultés d'une personne se retrouvent enfouies dans son passé. Si telle affirmation est vraie, sommes-nous capables de connaître les vies antérieures de notre âme pour pouvoir vivre paisiblement dans le moment présent ?

Oui, c'est possible. Et Ibrahim, le personnage principal de cette nouvelle nous raconte les trois vies antérieures de son âme avec

précision et délicatesse. Mais, la majorité ou la quasi-totalité des hommes sont incapables d'une telle prouesse. Ce qui nous amène à conclure que seuls les élus atteignent ce degré de connaissance.



## Par amour

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais pris une décision concernant ma propre vie. C'étaient les autres qui me guidaient et me disaient ce qui était mieux pour moi : ma mère, mon oncle, mes proches et même les inconnus parfois. Pourquoi ? Parce que j'avais peur de prendre mes responsabilités, d'assumer les conséquences de mes actes. Je me réfugiais donc derrière les autres et à la moindre occasion, les incriminais de mes échecs.

Aujourd'hui, je fête mes quarante ans en famille. J'étais marié à une femme extraordinaire qui m'a donné trois agréables enfants. L'aînée avait la moitié de mon âge et était en année de Licence en Sciences économique et gestion. Le deuxième était en classe de Terminale série littéraire et son petit frère en troisième. Ils rêvaient tous deux d'être des hommes de droit, respectivement juge et avocat. Ma femme était une couturière. Elle exerçait sa passion à la maison. C'était son choix. Selon elle, cela lui permettait d'allier son travail et sa responsabilité de mère au foyer. C'était bien pensé et je l'aimais encore plus pour ça.

J'étais l'unique fils de ma maman. Cette dernière vivait encore. Elle a préféré rester au village plutôt qu'en ville. Pour elle, le village respire la vie, calmement et tranquillement. Mais, pour l'occasion, je l'avais invitée ainsi que mon oncle de tous les jours. Ce genre d'homme, il n'y en avait qu'un seul dans une famille honorable, sinon rien. Ma famille était très digne, c'est pourquoi j'eus la chance de l'avoir. Il a beaucoup fait pour moi. Vous aurez connaissance dans un instant de son impact sur ma réussite professionnelle. Par sa grâce et la grâce de Dieu, j'étais aujourd'hui Ibrahim,

Directeur général de la banque nationale, conseiller financier à la Présidence. Et il y a quelques heures à peine, je venais d'être nommé à la chambre internationale des questions économiques.

Je ne sais pas pourquoi avoir attendu cette occasion et cet âge. C'était la première fois que j'allais prendre une décision me concernant.

– Chers membres de ma famille de cœur, je voulais vous annoncer simplement que je démissionnais de toutes mes fonctions parce que j'aime un autre métier.

Je sais que vous ignorez actuellement la portée de cette petite phrase. Il m'a fallu trente-trois ans, bien compté, pour arriver à une telle décision, ma première. Cette décision qui m'a valu le titre de l'homme le plus cruel de tous les temps. J'avais mes raisons et je vous les explique.

Je suis orphelin de père, un homme élégant, grand et musclé. Je ne l'ai jamais vu ni de son vivant ni son fantôme. Il n'avait pas de photo également puisqu'il n'aimait pas la sorcellerie des blancs. Je crois que c'est la seule chose que j'ai héritée de lui parce que moi aussi, je n'aime pas être photographié. La photo rendait mon agréable visage très moche. De ce fait, j'avais peur que plus tard, les gens ne prennent ma photo pour effrayer les enfants. Peut-être que mon père avait le même raisonnement. Mais ma mère disait de lui qu'il était beau. C'était une femme après tout. Donc je croyais.

Mon père était un grand commerçant à la capitale. Il demandait des prêts à la banque pour aller faire ses achats à l'étranger. Selon lui, les marchandises étaient à prix abordable là-bas. Une fois qu'il revendait, il remboursait ses dettes et prenait encore un nouveau prêt. C'était un perpétuel cycle de prêt-remboursement. C'était au cours d'un de ses voyages qu'il disparut. J'avais cinq ans lorsque ma mère me raconta cette tragique histoire la première fois. Et je pensais qu'un jour, mon père allait revenir. Il n'était pas mort. Il avait simplement disparu. J'avais confiance à la police pour mener des investigations d'avis de recherche et le retrouver très prochainement. Mais, au fur et à mesure que je prenais de l'âge, le

verbe final changeait : il disparut, il s'éloigna, il expira, il s'envola, il émigra, il trépassa, il décéda, il mourut. Pour dire simplement qu'il était mort, il a fallu réécouter l'histoire favorite de ma mère pendant huit ans. Il est mort au moment où j'étais encore dans le ventre de ma maman. Je n'ai jamais vu une telle entreprise, qui se fait appeler assistance sociale, être dépourvue ne serait-ce qu'un cran d'humanisme. Deux jours seulement après l'officialisation de la mort de mon père, la banque avait déjà posté un préavis. Ma mère a dû vendre notre maison et tous les biens immobiliers, y compris ses bijoux, ses pagnes et chaussures. Elle était revenue au village pour observer le veuvage, entièrement pauvre. Le frère de mon père, mon oncle bien sûr, l'a accueillie dans sa maison. Quelques mois plus tard, je suis né. Ceux qui connaissaient mon père disaient que j'étais sa réincarnation parfaite. Alors partout, on m'appelait « métempsycose ». Je faisais toujours palabre à ce sujet parce que je ne connaissais pas le sens de ce mot barbare, également ceux qui le disaient n'en savaient rien. Il a fallu mon oncle, diplômé d'Etat, titulaire d'un CEPE<sup>1</sup> pour déchiffrer le sens ce mot.

Le mot générosité fut créé pour honorer mon oncle. Il l'était vraiment. Ceux qui disaient le contraire n'avaient jamais prononcé le mot. Combien de personnes j'avais vu ressortir de la maison avec des sacs de riz simplement en disant « tu es généreux » ? Il était âgé mais doté d'une apparence très jeune. Malgré son âge, il pratiquait quotidiennement des activités sportives qu'il a apprises lorsqu'il était élève. Il était discret et souriant. Jamais de la vie, je ne l'avais vu se mettre en colère ou même crier. Il était réfléchi dans ses propos. Lorsqu'on lui cherchait querelle, il se retirait de l'assemblée et rentrait se coucher. On le traitait de vaurien, peureux, faible, efféminé. Toutes ces sales paroles n'arrivaient même pas devant sa porte. Le lendemain, ces mêmes détracteurs étaient à sa porte pour clamer sa générosité. Il avait perdu sa femme depuis longtemps et ne s'était plus remarié. Personne ne connaissait la raison. Il aimait trop sa femme peut-être. Lorsqu'il accueillit ma

---

1. Certificat d'Études Primaires Élémentaires

mère chez lui, les gens pensaient que la nouvelle de mariage allait bientôt résonner dans leurs oreilles. Hélas, la cloche n'a jamais été installée. J'aurai pourtant bien aimé qu'il le devienne.

C'est lui qui m'amena à l'école des blancs à six ans alors que la majorité des enfants de mon âge partaient déjà au champ. J'étais toujours propre dans ma tenue kaki. Le soir lorsque je revenais de l'école, j'écrivais les lettres de l'alphabet sur mon ardoise et je chantais les comptines. Les villageois venaient me regarder. Ils étaient émerveillés de voir un enfant de mon âge manier la langue du blanc. Depuis lors, j'étais respecté. Avec mon oncle, on ne parlait que le français. Il m'expliquait les cours et m'aidait parfois à traiter mes exercices. J'avais tous les éléments de la liste de fournitures. Rien ne manquait : les livres, cahiers, ardoise, écritoires, ensemble géométrique, etc. J'étais l'élève complet, l'élève parfait. Mes résultats également étaient parfaits : premier de la classe jusqu'à l'obtention de mon brevet d'entrée en sixième. À cet instant, ma vie allait prendre une autre tournure.

J'ai été orienté au lycée classique de la ville. Mon oncle me confia à l'une de ses connaissances. Ce dernier était un instituteur à la retraite. Il n'avait presque plus rien et comptait sur l'argent d'épargne pour nourrir sa femme et ses sept enfants. Je ne savais pas quel était le lien entre mon oncle et ce monsieur, parce que vu sa situation économique, il aurait naturellement refusé de m'héberger. Mais il ne pouvait pas. C'est ainsi que je me suis installé chez lui. Les premiers jours ont été un calvaire pour moi, l'enfant gâté, le chouchou de son oncle. Je voulais abandonner les études et retourner auprès de ma famille au village. Elle me manquait. Lorsque mon oncle apprit la nouvelle, il promit de venir me voir chaque fin du mois. J'avais trouvé un point d'ancrage. Plus les jours passaient, j'ai commencé à m'habituer à la ville. J'avais de nouveaux amis avec qui je jouais au football, à la marelle, au cache-cache. Pendant les congés d'une à deux semaines, mes amis sillonnaient la ville avec leur caisse à cirage. Ils gagnaient beaucoup d'argent et aidaient leurs parents pour la majorité pauvres. J'ai été séduit et fis cas à mon oncle qui hésita assez. Il ne voulait pas que la saveur de l'argent

vient obstruer mes chances de réussite à l'école. Je lui promis que si ma moyenne baissait d'un centime qu'il pouvait me confisquer mes outils. Je l'avais convaincu. J'avais la caisse la mieux faite. Mes poudres de lavage, mes blaireaux, mes torchons, mes cirages sortaient directement des supermarchés. Ce qui mettait la différence entre moi et les autres et par conséquent, m'octroyait beaucoup de clients. Certains chefs d'entreprise, directeurs de cabinet, etc. louaient parfois mes services à cause de la qualité et de la propreté de mes produits. J'étais devenu un vrai cordonnier-cireur, le meilleur de la capitale. J'étais très épanoui. Lorsque les vacances arrivaient et qu'il fallait retourner au village, j'étais triste. J'allais abandonner mon entreprise pendant deux à trois mois. Mes clients ? Qu'allaient-ils devenir ? Surtout qu'ils disaient que je leur apportais de la chance en plus de l'élégance.

Détrompez-vous ! Cette activité n'avait en aucun cas impacté négativement mes études. J'étais de plus en plus meilleur. Mes clients me donnaient de bons conseils qui permettraient d'atteindre le sommet. J'avais réussi à mes examens du BEPC<sup>1</sup> et du baccalauréat. J'étais admis à l'Institut Polytechnique du pays en Sciences économiques et de gestion. Je réalisai ainsi le rêve de mon oncle qui voulait me voir dans ce domaine. Nous étions une vingtaine de personnes, les meilleures du pays disaient-ils. Nous étions internés à l'institut, entièrement centrés sur les études. Du coup, au revoir mon entreprise ! Au revoir mes cirages ! Au revoir mes clients.

La nuit à l'institut était pareille au jour. À partir de deux heures du matin, on pouvait voir les chambres éclairées, les étudiants au balcon, dans les salles de classe, à la bibliothèque en train d'étudier. Nous savions tous que nous étions les meilleurs. Mais parmi les meilleurs, il y a toujours le meilleur, c'est l'homme le plus respecté de l'institution. Sa parole était une prophétie et ses choix constituaient une recommandation. C'était le titre le plus convoité. Personne ne s'inquiétait pour son employabilité. Une

---

1. Brevet d'Études du Premier Cycle